



Une femme meurt toutes les neuf minutes d'un avortement illégal

Par [Nawak](#) - 6 février 2018 Dessin de Nawak, 2018 Retrouvez le travail et l'humour de Nawak au quotidien sur [son blog](#) et [sa page Facebook](#) !



Quartiers gays, espaces de liberté ou « gayttos » ?

[Frank Berenholz](#) Nous aimons tous et toutes nous retrouver avec nos pairs dans des lieux conviviaux et rassurants où nous pouvons ressentir que nous ne sommes pas seuls sur terre et partager des moments de complicité et d'amitié. Pour les personnes en cours d'acceptation et de recherche personnelle ils sont aussi essentiels afin de sortir de leur milieu d'origine souvent peu tolérant. Or ces endroits ne sont-ils pas aussi des lieux d'entre soi, d'exclusion, de repli, fermés à ceux qui ne partagent pas forcément les mêmes goûts, les mêmes orientations ? Les quartiers gays évoluent et de manières différentes. Ils peuvent s'embourgeoiser, devenir trop commerciaux et trop touristiques. Ils peuvent devenir aussi exclusivement gays et trop peu ouverts aux autres cultures. Comment et pourquoi naissent les quartiers gays ? Colin Giraud Toutes les raisons, convivialité, sociabilité, opportunités économiques sont parfaitement analysées par le sociologue Colin Giraud dans l'entretien à lire ci-dessous. Source : Les Inrocks <https://www.lesinrocks.com/2014/10/12/actualite/marais-devenu-sortie-disneyland-gay-11527955/> S'approprier un espace géographique déterminé pour être soi Mais plutôt que des bars gays dans un quartier, pourquoi ne pas rêver à un bar gay dans chaque quartier ? D'autre part, quelles que soient les villes, aucun quartier gay n'échappe à la gentrification, l'embourgeoisement du fait de la pression immobilière et donc de l'augmentation des loyers commerciaux et d'habitation. Source : Slate « Les quartiers gays, une espèce en voie de fossilisation » <http://www.slate.fr/story/97221/quartiers-gays-fossilisation> Les quartiers gays ont-ils un avenir, et lequel ? Les quartiers gays ont été indispensables dans la lutte pour la liberté, l'acceptation et la visibilité. Plus de 80 % des Français ont une perception favorable de l'[homosexualité](#) et en application de l'adage « qui se ressemble s'assemble » le plaisir de se retrouver dans des lieux communs a encore de l'avenir. Mais il s'agit moins d'un avenir de revendications que de rencontres et de consommation dans des bars, des restaurants et des boutiques de fringues. Donc à ce sujet les valeurs ne sont plus les mêmes et au sein de la communauté forcément des fractures apparaissent et les avis divergent. Source : Sturb « Les quartiers gays ont-ils un avenir ? » <https://sturb.com/blog/quartiers-gays/> Demandez le programme ! Et pour un weekend ou un voyage plus complet, voici quelques sources d'informations diverses et variées vous permettant de faciliter vos recherches ou d'éviter de perdre trop de temps dans 3 villes bien différentes. A [Paris](#) Source : Gayvoyageur <http://www.gayvoyageur.com/france/guide-gay-paris/quartier-gay/> A New York Source : Misterbandb <https://www.misterbandb.com/fr/blog-gay/249-new-gay-york-les-quartiers-gay-en-vogue-a-new-york> A Bangkok Source : Manek <http://manek.fr/quartiers-bar-gays-de-bangkok/> Pour conclure, l'idéal est de se sentir bien partout dans la ville et pas uniquement dans les lieux fréquentés par les [LGBT](#). Donc une ville « post-gay » est à souhaiter avec un éclatement des lieux gays et gay-friendly et pas uniquement un ou deux quartiers que l'on visite comme une attraction touristique. New York, Amsterdam, Londres tendent à y parvenir. Espérons une généralisation de cette évolution pour toutes les villes et au moins les capitales.



I am not a witch, de Rungano Nyoni Par [Vincent](#)

[Cheikh](#) - 3 février 2018 [Rungano Nyoni](#) est une réalisatrice zambienne, exilée au Pays de Galles à l'âge de neuf ans. Depuis, son court-métrage Listen a été nommé aux Oscars, et son premier long-métrage de fiction [I am Not A Witch](#), sélectionné pour la Quinzaine des Réalistes du Festival de Cannes 2017. Shula, le personnage principal, zambienne, est âgée de neuf ans elle aussi. Comme une métaphore du propre parcours de la réalisatrice, Shula est accusée de sorcellerie car une jeune femme tombe avec son pot à eau, pendant que la petite fille la fixe du regard. Les yeux comme la caméra, dans un pays où les femmes réalisatrices doivent peiner à exister, dans un monde où le machisme persiste encore comme ailleurs. Shula est orpheline et taciturne. Elle se retrouve jugée par le village, tribunal présidé par une sorte de policière, puis enfermée dans un camp... de sorcières. Mais le film, s'il dénonce bien évidemment en filigrane ce traitement inhumain, ressemble plus à une fable subtile qu'à une satire affichée du système. Shula rejoint donc un groupe de sorcières attachées

à un grand ruban sur bobine géante. Chacune est reliée à son propre ruban et à sa propre bobine. On lui explique que si elle rompt ce ruban, elle se transformera en chèvre. La question « Vaut-il mieux vivre en humain prisonnier ou en chèvre libre ? » se pose alors. Ce film est d'une sublime poésie. Et on se demanderait presque parfois s'il s'agit d'un documentaire, tant le jeu des acteurs est naturel et la réalisation fluide. Les images sont d'une beauté à couper le souffle, dans leurs compositions oniriques, tout en simplicité et en humilité. Ce qui m'a beaucoup touché, c'est le fait que certaines personnes, parce qu'elles sont différentes de la majorité, se retrouvent exclues du groupe, voire maltraitées. La réalisatrice ne manque pas d'humour non plus, quand elle raconte que les sorcières sont aussi respectées et craintes, servant même parfois d'intermédiaires prophétiques ou de simples marionnettes – à vous de juger – pour désigner les coupables de certains crimes ou délits. Et certains hauts notables font souvent appel à elles pour prendre de graves décisions. Cela n'est pas si loin de nous, quand on se souvient que François Mitterrand avait sa voyante attitrée, Elizabeth Tessier. Bref, à chaque société ses dérives, ou pas. Mais j'espère que ce film fera avancer la cause des femmes en général. Car dans ce camp, on n'y trouve que des sorcières, et non des sorciers. Les sorciers, eux, restent en liberté. Et si la sorcière était en réalité la femme libre ? Et ces femmes sont non seulement prisonnières, mais exploitées dans des tâches difficiles, comme la récolte, ou plus folkloriques comme la sorcellerie sur commande. Enfin, les touristes peuvent bien sûr visiter ces camps, contre un ticket d'entrée. Et l'on ne parle pas d'abus sexuels éventuels des autorités, que l'on peut aisément deviner. En ces temps où la parole de la femme se libère, je dédie donc cet article à toutes les femmes, celles qui parlent comme celles qui gardent le silence. **I am not a witch, Film de Rungano Nyoni** Sortie initiale au cinéma le 25 mai 2017, toujours à l'affiche dans certains cinémas.



Une famille homoparentale européenne à Hong-Kong Par [Natacha, Sara et Sacha](#) - 1 février 2018 Avant notre arrivée à Hong Kong nous avons contacté le groupe Facebook [Rainbow Families of Hong Kong](#). Cécile et Claire ont tout de suite répondu qu'elles étaient partantes pour nous rencontrer. Cécile est Française, Claire est britannique. Elles ont eu ensemble Elodie qui a aujourd'hui 5 ans. Elles vivent actuellement à Hong Kong où elles travaillent toutes les deux. Nous les avons rencontrées un après midi, dans un parc au milieu de la ville. Pendant que les enfants s'amusaient, nous avons l'occasion de les interviewer. Ce fut une fois de plus une très belle rencontre. Découvrez ici leur histoire, leur passion commune, leurs difficultés pour obtenir leur visa pour Hong Kong... [Natacha, Sara et Sacha](http://www.lovemakesafamily.fr/fr/) <http://www.lovemakesafamily.fr/fr/> Nous vivons à Paris. Nous avons toujours aimé voyager et nous avons déjà fait de nombreux voyages seules, en couple et en famille pour découvrir de nouvelles cultures, de nouveaux paysages. Pour ce tour du monde, nous souhaitons voyager différemment et rencontrer et partager avec les gens que nous croiserons. Notre famille : Nous nous sommes pacées en 2007. En 2008, nous avons organisé notre propre cérémonie de mariage. En 2010, Sacha est né. Fin 2013, nous nous sommes mariées et début 2015, l'adoption de Sacha par Sara a été acceptée.



Manuel Blanc : je suis Elle ! Pour son nouveau roman, (quatre ans après Carnaval, le premier), Manuel Blanc se glisse dans la peau d'une trentenaire, Virginie, danseuse de "pole dance". Par [Hugues Demeusy](#) 28 janvier 2018 Pour son nouveau roman, (quatre ans après Carnaval, le premier), Manuel Blanc se glisse dans la peau d'une trentenaire, Virginie, danseuse de « pole dance ». Son héroïne, femme indépendante, blessée, à la recherche de son identité... est indéniablement très attachante. On suit les péripéties de sa vie tumultueuse avec délectation et bienveillance. Il était grand temps pour Genres de rencontrer ce garçon révélé au [cinéma](#) grâce à André Téchiné, dans J'embrasse pas, (en 1991) et qui depuis, s'éloigne irrésistiblement des sentiers battus ! **Hugues Demeusy : Dans ce nouveau roman, tu as pris le parti périlleux de dire « je » en « usurpant » le sexe de ton héroïne, Virginie.** Pourquoi ce choix et quelles sont les barrières que tu as du franchir pour y parvenir ? Manuel Blanc : C'est mystérieux ce choix en un sens, et l'écriture est toujours pour moi une quête, c'était un vrai challenge et cela m'a pris trois ans avant de plonger dans l'intimité de cette femme. J'ai commencé à écrire un premier texte où je restais trop à distance, je ne me sentais pas tout à fait légitime en quelque sorte, d'assumer complètement ce « je » féminin. Un autre personnage masculin était très présent, aussi important que Virginie ; j'avais deux livres en un, et cela m'empêchait de plonger vraiment avec Virginie, de l'accompagner dans ses questionnements intimes, sa sexualité. **Ton rôle de transsexuel dans le film d'Antony Hickling *Where Horses go to die* t'y a-t-il préparé ?** Comme interprète, en tant qu'acteur, je me pose toujours cette question de la légitimité... je dois être le meilleur avocat de mon personnage. Avec cette nouvelle aventure

d'écriture, cela m'a pris du temps, et puis à la même époque, Antony Hickling m'a proposé un rôle de transsexuel dans son film. En m'y préparant, je tournais autour de cette question du féminin : comment ne pas être caricatural, faire tomber des barrières de pudeur, et une amie comédienne m'a aidé à me préparer, à m'épiler entièrement le corps. A partir de ce moment là, la question du féminin, pour le jeu, est passé sur le plan du ressenti, des sensations, le frottement du tissu sur ma peau épilée, des sensations nouvelles pour moi. Puis on s'est amusés, on a passé une après midi ensemble et mes barrières sont tombées. Quand je suis revenu au roman, trois semaines plus tard, ça n'a pas été la clé de tout le [livre](#), mais comme je m'étais énormément amusé autour de cette question, ça a sûrement débloqué quelques chose aussi sur le terrain de l'écriture, je ne me suis plus mis aucune barrière avec Virginie, dans ses rapports amoureux, très intimes. C'est intéressant, car j'ai l'impression de faire corps avec mon personnage, et l'écriture a une dimension performative avec ce roman-là. Mais c'est bien un roman ! J'aime la fiction parce que c'est un terrain d'expérimentation où je ne suis pas dans le contrôle, je fais confiance à mes personnages, dans le cadre d'une histoire définie, et je les laisse me guider. Je n'ai pas la prétention de transgresser quoi que ce soit, mais d'aller loin dans toutes les questions de mes personnages, de prendre des risques avec eux, ça oui, et de les accompagner dans leur quête. **L'intrigue se situe dans le milieu de la « pole dance ».**

Comment as tu abordé cette discipline ? Ma première idée était un personnage féminin, ayant une profession autour du corps. Je voulais parler de la mémoire du corps, ce qu'il porte comme héritage, que nous ignorons, et qui remonte très loin dans le temps et dans notre généalogie. La pole dance s'est imposée, comme un moyen pour mon héroïne de reprendre le pouvoir sur sa vie, pour échapper à un homme, à une relation devenue toxique pour elle, en s'exhibant, en provoquant les hommes soir après soir, dans des clubs de strip-tease ou des soirées privées. Je ne me suis que peu documenté sur la pole dance. J'ai interviewé une comédienne qui pratiquait cette discipline, alors que j'avais déjà bien entamé l'écriture, et il s'est trouvé que les raisons pour lesquelles elle s'était mise à danser autour de la barre, ressemblaient étrangement à celles de Virginie : une frustration dans une relation avec un homme. Elle s'était donc mise à danser pour faire respirer son corps, reprendre confiance en elle et régler son compte avec cet homme, presque comme mon héroïne ! J'aime aller voir des performances d'artistes, et certaines m'ont inspiré certains passages dans des clubs. Je crois au « lâcher-prise » et j'aime décoller du réel, en laissant parler mon inconscient. **Dans Carnaval, ton premier roman, le héros était à la recherche de son compagnon, ici, sans déflorer l'intrigue, Virginie va partir retrouver son père... Et toi, que poursuis tu ?** Oui, mes personnages sont toujours en quête de quelque chose, et chaque nouvelle aventure d'écriture est une quête. La question du « double » me poursuit depuis toujours, peut-être un frère ou une soeur sommeille-t-il. (elle) quelque part en moi ? Qui sait.. Mon premier rôle au théâtre était l'un des deux jumeaux du Grand cahier, d'Agotha Kristof, adapté pour le théâtre en 1990/91... était-ce un signe prémonitoire ? Ce frère qui surgit dans la vie de Virginie, alors qu'elle a été élevée par sa mère et sa marraine, a grandi en l'absence de présence masculine, ça ne peut absolument pas être un hasard : les hommes de sa généalogie ont toujours eu cette fâcheuse coutume de disparaître. Son propre père s'est envolé avant sa naissance, et son arrière grand-père et son grand-père ont également disparu, dans des circonstances plus tragiques... Avec ce double masculin qui s'incarne peu à peu, forcément, c'est une relecture complète de sa vie qui commence : si ce frère avait été là, si elle ne l'avait pas avalé dans le ventre de sa mère, sa vie aurait sûrement été différente, sa relation avec sa mère moins fusionnelle... et peut être faisait-elle peur aux hommes qu'elle rencontrait jusqu'à présent, traquant en chacun d'eux ce double, cet autre, son père ? **Tu excelles dans la description de situations, de personnages, de rebondissements hors du commun ?** Le quotidien de cette femme que je décris, ces décors dans lesquels elle évolue lui permettent aussi de mettre en scène ses questions d'identité, liées au double, le masculin et le féminin. Je suis acteur également, et j'aime mettre mes personnages dans des décors qui vont les révéler à eux-mêmes. J'écris autour de corps qui cherchent à négocier avec le monde autour d'eux, l'espace qui les entoure, et qui font comme ils peuvent... Il y a une certaine géométrie dans l'écriture de ces corps sur la page blanche, comme un jeu d'équilibriste... **Mes personnages sont toujours liés par un fil invisible dans ces décors-là, qui vont les aider, ou pas, dans leurs relations. Donc tes différentes expériences cinématographiques nourrissent ton écriture ?** Il est clair que pour ce processus bien particulier, l'écriture de ce roman, mes expériences cinématographiques ont nourri mon écriture, mais comment en aurait-il pu être autrement ? Et l'inverse est vrai aussi, car l'écriture a ce pouvoir de changer le regard. Quand je passe plusieurs semaines ou mois à écrire, sans jouer, si je me retrouve sur un plateau de tournage, ou sur une scène, mon regard a changé, l'écriture me régénère et me rend plus disponible pour le jeu aussi. Mais c'est un fait aujourd'hui, je passe de plus en plus de temps à écrire, et mon désir d'écriture est encore plus fort après ce deuxième roman. **Les corps électriques, Manuel Blanc Editions de l'Observatoire** Photo principale : Hannah Assouline pour les Editions de l'Observatoire